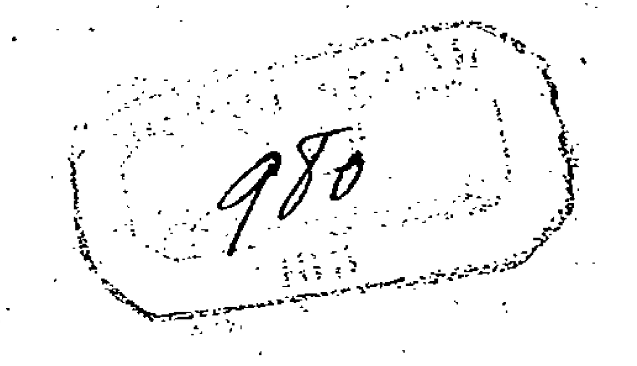
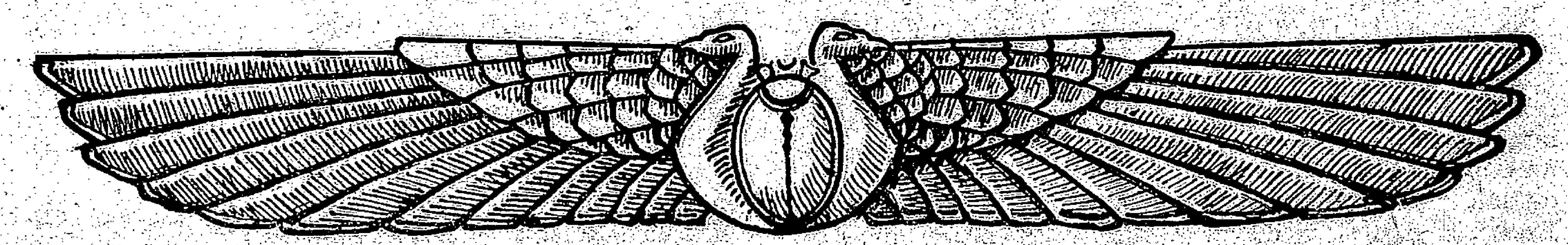




LE MESSAGE
THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET ADMINISTRATION aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 17 ✻ 7 DÉCEMBRE 1919
Paraissant le 7 et le 21 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Le numéro 0 fr. 40
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

Un Signe.

Il faut savoir regarder son temps.

Notre époque est une des plus grandes dans l'histoire de l'homme ; nous risquons de la vivre sans la voir. Elle est féconde en révélation, mais sa valeur sera pour nous en proportion de ce que nous verrons d'elle.

Le travail qui mystérieusement s'accomplit, apparaît sous diverses formes. Nous en sommes tous plus ou moins affectés, pendant que les voyants intérieurs, les sincères, exécutent les ordres murmurés dans les profondeurs secrètes de leur être. C'est pourquoi nous assistons à un changement d'attitude bien défini, chez ceux qui sont regardés comme l'élite intellectuelle de la Nation. S'échappant de la Tour d'Ivoire, dans laquelle leur intelligence les avait emmurés, les écrivains, les artistes, se jettent aujourd'hui dans l'action, se reconnaissent des devoirs civiques.

Depuis longtemps le drame humain semblait n'avoir pour eux qu'un intérêt littéraire et descriptif. Ils l'étudiaient, le disséquaient, à leur profit ; spectateurs de la vie collective, ils se refusaient à la vivre. Isolés dans un individualisme hautain qui les plaçait en dehors des masses, ils se tenaient, élite pour la joie d'une élite, au-dessus de la mêlée humaine.

Mais voilà que dans une effervescence significative, nos intellectuels entrent en ligne pour le combat. Des partis se sont formés, déjà visiblement orientés. L'un d'eux a adopté le nom provocateur de *Parti de l'Intelligence*. Il commence par une erreur grave. Vouloir hautainement dissocier les deux forces essentielles de l'Œuvre : le Travail et l'Intelligence, c'est afficher une étroitesse de vue regrettable. Dans un nationalisme intégral, ce parti a pour idéal la Pensée Française au-dessus de tout.

A l'opposé, le groupe *Clarté* étend son organisme au-delà des frontières et se déclare pour l'Internationalisme de la Pensée ; il aspire à fonder la République du Monde. Déjà largement répandu au dehors il inscrit parmi ses adhérents des noms étrangers mais très proches, tels que ceux de *Welells* et de *Rabindranath Tagore*.

Entre ces deux partis que les idées directrices séparent nettement vient de naître celui des *Artisans des Jours Nouveaux* ; ceux-ci dans un effort audacieux se sont donné pour tâche de faire l'union et la concorde dans le monde de la Pensée.

Quoiqu'il advienne de ces actions diverses, elles nous donnent une leçon, c'est qu'il n'est plus permis à ceux qui possèdent une force spirituelle de la garder pour eux. La solidarité existe sur tous les plans de sa conscience et de la vie, nous ne sommes que des dispensateurs, des distributeurs de ce mouvement supérieur qui détermine l'évolution mondiale ; nul ne saurait se refuser. Ceux qui ne s'offrent pas courageusement pour donner l'impulsion au Progrès, et pour se porter en avant de la généreuse vie triomphante, seront entraînés et piétinés par la cohue qui les dépassera. Des écrivains, des instructeurs spirituels abandonnent aujourd'hui leur mentalité uniquement pensante et méditative, pour intervenir résolument ; ils revendiquent pour l'intelligence, pour la conscience spirituelle, le droit de contribuer à la formation de la société renaissante ; ne fermons pas les yeux, c'est le signe précurseur des Temps.

Un bel exemple nous est donné par un des plus grands instructeurs spirituels de notre époque, Mme Besant, présidente de la Société Théosophique. Eclairée par sa haute conscience, et pour préparer l'Ère de la Fraternité entre les races, les classes, les sexes, les croyances, elle s'est joint au parti du Travail qui défend les opprimés de toutes les Nations ; elle le soutient avec la force et le pouvoir de ceux qui ne cherchent rien pour eux-mêmes, et qui se donnent à une cause en mystiques et en voyants.

Ouvrons notre conscience à la leçon des grands événements que nous vivons. Il en est parmi nous un grand nombre qui ne sont pas faits pour la lutte, et même que la lutte effraye, mais nous sommes tous faits pour reconnaître la Justice et pour la proclamer. Nous sommes nés surtout pour affirmer la Fraternité jusqu'à sa plus extrême limite avec tout ce qu'elle comporte de Sacrifice et d'Amour.

Maeterlinck et les "Sentiers dans la Montagne".

Est-ce que Maeterlinck, après avoir médit de la Théosophie, reviendrait sur ses pas ? Il est vrai qu'en son livre « *Les Sentiers dans la Montagne* », dont la seconde partie semblerait être écrite par un pur Théosophe, on ne trouve pas une seule fois le mot Théosophie. A peine peut-on y rencontrer cette allusion voilée que « certains Initiés ou soi-disant tels, avec le concours d'adeptes d'une fraternité occulte, ont proposé de certains textes secrets une interprétation nouvelle et plus impressionnante. ». Mais cette réticence : « Ils inspirent encore à tort ou à raison quelque méfiance », vient montrer que l'ancien parti pris n'est pas totalement mort. Qu'importe ! qu'importe qu'il soit dit qu'une « foule d'illuminés plus ou moins intelligents, de jeunes filles et de vieilles dames qui acceptent d'emblée ce qu'ils ne comprennent pas....., aient discrédité ces premières interprétations ésotériques dont la source même n'est pas très claire ». Qu'importe même que Maeterlinck n'osant encore s'avouer vaincu, mette les plus beaux passages de la doctrine Bouddique dans la bouche ou plutôt sous la plume d'un filleul de guerre assez problématique. Le fait n'en demeure pas moins là ! Après avoir longtemps cherché sur toutes les voies une lueur de vérité, Maeterlinck en arrive à cette conclusion que la seule doctrine qui soit, sinon entièrement juste, du moins absolument plausible, est la doctrine Bouddhique. Les derniers chapitres du livre précité, chapitres intitulés : « *La Grande Révélation* », « *Le Silence nécessaire* », « *Karma* », ne sont que l'exposé de cette fameuse doctrine dont l'auteur, tout à coup, vient de faire la découverte.

Quant à nous, Théosophes, nous ne pouvons que nous féliciter de voir que, malgré les réticences et les mouvements d'humeur, un chercheur véritable a la franchise d'avouer d'où lui paraît venir le rayon de lumière. Il montre à ses lecteurs —, et nous devons reconnaître qu'ils forment une foule sérieuse —, que là-bas, tout au fond du Thibet, il existe des « Maîtres » détenteurs de la science et de la sagesse intégrales. Que ces « Maîtres » ont parlé et parlent encore parfois, et que ces livres fabuleux qui nous viennent d'Orient renferment un peu de leur parole et de leur haut Savoir. Et pour nous le prouver, Maeterlinck nous cite tout un passage du « plus haut livre qui soit actuellement connu : *La Bhagavad Gita* » ayant trait à l'action et au fruit de l'action.

La vérité commence à se faire jour dans les esprits « pensants », et la foule moutonnière, qui suit sans réflexion les quelques rares cerveaux qui assument la charge de réfléchir pour elle, troublée dans ses idées étroites, va peut-être essayer de secouer sa torpeur, de juger par elle-même et de développer, nonchalamment d'abord, mais plus courageusement ensuite ses pouvoirs latents de pensée transcendante.

D'ailleurs, tous les autres chapitres de ces « *Sentiers* » qui semblent une mosaïque aux carrés assemblés dans le plus grand désordre, les uns comme « *Le Jeu* » datant d'avant la guerre et faisant suite à « *Héros inconnus* » ou « *Messages d'outre tombe* » beaucoup plus jeunes en date; tous ces chapitres effleurent des sujets qui, bien certainement, doivent sembler formidables à qui ignore tout des choses de l'occulte. Et si selon, son habitude, l'auteur ne conclue pas, du moins pose-t-il avec clarté le problème redoutable !

Puissance des morts, qui, même au point de vue physique vivent encore en nous! Puissance encore plus fabuleuse de notre descendance dont nous portons les germes, qui vivent déjà en nous bien avant que d'être nés et qui, au cours des âges, continueront à être encore nous-mêmes prolongés dans le temps! Nous-mêmes avec nos qualités et nos défauts cachés, avec nos tares physiques, nos maladies morales, qui rendront effectif tout ce que nous avons actuellement en puissance. Enorme et fabuleux problème d'hérédité !

Influences occultes déterminant le rythme, la vie pourrait-on dire de chaque être animée comme de chaque chose inerte! Rythme étrange, déconcertant parfois, imperceptible souvent à première vue mais qui finit pourtant par stupéfier l'observateur sincère en lui montrant une fois de plus que le fameux hasard n'a jamais existé. Et Maeterlinck, dans son chapitre « *Le Jeu* », montre des qualités réelles d'observateur. S'il n'ose encore écrire franchement que chaque table de jeu a sa destinée propre, son rythme propre, rythme et vie qu'un bon observateur pourrait jusqu'à un certain point arriver à connaître, du moins nous le laisse-t-il entendre. Et en cela encore, il tend sans le savoir la main aux Occultistes.

Mais où il entre en plein dans le domaine occulte, c'est dans l'éloge qu'il fait au chapitre « *Macrocosme et Microcosme* » des derniers livres parus du Docteur Jaworsky. Les conclusions qu'il tire de « *L'Arbre Biologique* » sont d'une très belle venue. Certes, il n'y a pas vu tout ce qu'on peut y voir. Mais Jaworsky lui-même a-t-il saisi vraiment et complètement le grand secret caché dans l'être humain; secret du Microcosme qui lui donnera demain celui du Macrocosme, peut-être pouvons-nous en douter! A moins que, le connaissant, il ait voulu, obéissant au commandement occulte « Savoir, Vouloir, Oser, Se taire » entr'ouvrir seulement l'une des portes du Temple, éclairant au chercheur l'une des voies sur lesquelles il doit porter ses longues méditations.

Espérons que nos modernes savants, après avoir lu ces livres du « *Plan Biologique* », après avoir pris connaissance des quelques rares traités d'anatomie homologique des Docteurs Péladan (Adrien) et autres, des arides mais très occultes « *Etudes sur la Mathèse* » d'un Docteur Malfatti, sans parler de la fameuse théorie des « *Archées* » du Médecin Van Helmont, nous expliquerons demain le pourquoi du thymus, de la glande thyroïde, de la glande pinéale et du corps pituitaire, sans compter d'autres « centres » encore bien moins connus. Espérons-le sans y compter par trop, quoique la dernière et quelque peu bruyante découverte du Docteur Voronoff, découverte qui, venant après les expériences de Brown-Sequard et les travaux plus sérieux du professeur Pezard, nous montre que nos docteurs sentent intuitivement qu'un grand secret se cache au fond du corps humain. Malheureusement il est à penser qu'en ce domaine, comme en tout autre soumis à notre activité actuelle, la moindre découverte serait immédiatement poussée vers un but égoïste, personnel et mauvais. C'est pourquoi, tout en suivant d'un œil curieux ce tâtonnement et cette recherche vers des objets qui, jusqu'alors, n'appartenaient qu'à une certaine branche du domaine de l'occulte, nous souhaitons que ces sorciers modernes ne découvrent ou même n'entrevoient de si tôt toutes les possibilités qui sommeillent en nous. Sinon nous verrions bientôt refleurir ainsi qu'au temps lointains de la vieille Atlantide, un collège de Mages Noirs, d'une puissance redoutable, employant leur savoir à la satisfaction de leurs buts égoïstes.

Quoiqu'il en soit, remercions Maeterlinck d'avoir, pour

un instant, attiré l'attention sur ces « sphères » inconnues, et de nous rappeler le précepte initial de la table d'Emeraude : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas... » Précepte que l'on devrait graver au fronton de tous nos instituts et répéter avant toute autre chose à nos futurs « Savants ».

Enfin, pour ne rien oublier, nous retrouvons l'auteur de la « *Vie des Abeilles* » dans l'étude consacrée aux derniers livres de Fabre sur la vie des insectes. Vie qui nous ouvre encore des horizons immenses où l'esprit va se perdre sans voir de conclusion.

G. TAMOS.

Variétés.

J'ai eu la joie de voir arriver à la Chambre des Députés, ces jours-ci, quelques-uns de mes amis récemment élus.

L'un d'eux est un des plus brillants des jeunes avocats du barreau parisien. Lorsqu'il revint des prisons d'Allemagne, un poste important lui fut confié au Ministère de la Guerre, en remplacement d'un capitaine que depuis un Conseil de guerre acquitta.

Ses services étaient en rapports permanents avec la police. Il me souvient très bien de l'élégant petit restaurant où, lors d'une de mes dernières permissions, nous fêtâmes la joie de nous revoir et je me rappelle très nettement cette petite anecdote qu'il me conta en dépit du secret professionnel :

Un indivdu nommé X... leur fut signalé par la police comme « très suspect » avec, sur sa fiche, la mention suivante : porte les cheveux longs et prêche la fraternité universelle. *Mais les militaires étaient plus tolérants que les policiers. Ils se souvinrent du Christ et classèrent le dossier dans la poudre des cartons.*

Voici maintenant mon ami élu comme candidat de l'Union nationale. Bientôt, nous nous réunirons de nouveau dans les lumières d'un restaurant à la mode et je lui demanderai ce qu'il pense de la fraternité universelle à laquelle il était l'année dernière si indulgent. Il est disert et spirituel et l'écouter est un régal.

❖

J'avoue qu'il m'éclairera moi-même et me permettra de venir à bout de cas de conscience presque insolubles, car, théosophe, j'ai en quelque sorte prêté serment solennel de me vouer corps et âme au succès de la fraternité universelle, et, avant de voter, j'ai cherché parmi les partis en présence celui dont le programme semblait le plus favorable à cette fraternité universelle.

Le socialisme qui veut que chacun se sacrifie pour le bien-être et la joie de tous, avait jadis enflammé ma jeunesse au feu de son ardente générosité.

Je constate aujourd'hui que mon pays a renié cette foi. C'est donc qu'il la jugerait mauvaise. Alors, moi, qui pendant des années me suis asservi à n'avoir pour lui qu'une âme de soldat, je me suis demandé vers quel autre idéal il fallait me tourner pour le servir utilement, en même temps que l'avènement de la Fraternité universelle ?

Parmi ceux qu'on me présente lequel est exempt de toute haine, même envers un ennemi vaincu ? Lequel est exempt de toute lâcheté ? Vers quel devoir civique ma conscience secrète se trouvera-t-elle attirée par la beauté d'un sacrifice ?

J'hésite et je doute. Hier j'étais prêt à donner mon avoir et mon travail au bien commun, je ne sais plus aujourd'hui à qui je dois les apporter.

X...

Quelques Pensées sur l'Idéal dans l'Art.

Rabindranath Tagore nous dit dans Sadhana qu'il y a une époque dans l'histoire de l'esthétique, où nous voyons la beauté plutôt dans l'harmonie des objets simples, que dans les choses frappantes par leur singularité. Nous sommes obligés de passer par des époques de réaction dans lesquelles nous cherchons à éviter ce qui plaît communément, ce qui est conventionnel, puis nous sommes tentés d'exagérer la vulgarité des choses ordinaires, les rendant ainsi agressivement ordinaires. Pour rétablir l'harmonie, nous créons des dissonnances propres à toutes les réactions. Aujourd'hui, nous voyons les signes de cette réaction esthétique.

L'évolution de l'art depuis l'Hellénisme, l'a ramené de plus en plus près de la vie de l'homme. Il s'est éloigné de tout ce qui constituait la spiritualité de l'art immuable, l'art Egyptien.

❖

Il a été constaté par Martin Wood, à propos de l'art, que ceux qui recherchent l'originalité par l'inaccoutumé n'ont pas confiance en leur propre nature.

Rechercher l'originalité implique l'absence d'un idéal. L'art le plus sublime est celui qui surpasse la Nature, qui l'exalte au lieu de la copier. Déformer n'est pas transformer. Mais décomposer est nécessaire pour analyser la nature des choses. Cette étude donne l'intensité de la synthèse qui en découle.

Dans la sculpture grecque, l'expression idéale dépendait d'un système d'abstraction révélant la généralité. Dans l'art japonais, elle se résume dans la synthèse.

Les grands ont enseigné que l'art vrai, tout en ne choisissant que les combinaisons les plus élevées, est l'effort de l'humanité pour approcher des dieux. Bulwer Lytton l'atteste, en ajoutant que le grand peintre (comme le grand auteur), représente ce qui est possible, à l'homme, par ce qui lui est général. Il lui faut pour cela une étude intense de l'idéal qui, de l'actualité, peut se transformer en grandeur et en beauté.

L'art est aussi l'interprétation de l'état d'esprit de l'individu. La beauté doit être créée par l'idée de la beauté dans l'esprit du peintre.

❖

Aujourd'hui l'artiste commence à sentir la valeur du moment qui est en lui-même essence d'éternité. Il peut se donner entièrement à la vie de l'instant, sachant qu'il est vrai, tandis que le temps n'est qu'une illusion.

❖

« Par les arts, Dieu pense et crée à travers nous. »

❖

La mission de l'art moderne consiste à satisfaire l'esprit moderne en lui révélant l'universalité de la loi de la nature, qui nous donnera finalement notre vraie liberté. Cette hypothèse n'a rien d'incompatible avec la manifestation très nécessaire de l'individualité du peintre. Les chemins conduisant à l'unité sont aussi multiples que la diversité de la nature humaine.

❖

Il y a des artistes qui s'expriment parce qu'ils sont heureux ou tristes. Ceux qui s'expriment parce qu'ils ont un

message à transmettre à leur époque, sont infiniment plus grands. Tous ceux qui, comme Walt Whitman, poète et philosophe, et Bourdelle, sculpteur, par exemple, veulent anticiper la pensée de la race nouvelle, vivront éternellement dans la mémoire de ceux à qui ils auront rendu service.

❖

On peut conclure que la foi absolue en son idéal sert à l'artiste comme l'inspiration sert au dieu.

Si cette confiance manque, l'artiste qui veut créer malgré tout, est obligé d'avoir recours à l'exagération qui ravale la production artistique jusqu'à n'être plus qu'une pose, ou à glisser dans le domaine de l'imitation, de la copie sans âme, de la nature qui devrait l'inspirer.

Daphné MAUGHAN.

La Paix humaine.

IX

La Guerre Sociale.

Le philosophe qui, du haut d'une falaise, contemple les mouvements tumultueux ou le calme perfide de la mer, a, devant lui, l'image fidèle de l'Humanité. Comme la mer, elle est une unité réelle que les vents contraires de l'erreur et de la haine s'efforcent de diviser sans cesse, en détachant d'elle-même des vagues innombrables, et en les jetant les unes contre les autres furieusement.

Durant des siècles et des siècles, tel a été en effet le spectacle de l'Humanité. Puis une tempête comme on n'en vit jamais, une tornade épouvantable est venue qui a secoué cette mer tourmentée jusqu'en ses lits les plus profonds et à ses rives les plus lointaines, sur lesquelles nous avons pu compter des millions d'épaves humaines.

Et, alors que les flots brisés s'écrasaient sur eux-mêmes comme lassés, et que l'on croyait voir déjà s'égaliser la surface houleuse des eaux, celles-ci, entraînées par deux courants contraires, se sont séparées en deux masses mouvantes, refoulées l'une à droite et l'autre à gauche; et le philosophe, en voyant se gonfler, l'une en face de l'autre, ces deux vagues géantes et menaçantes, pourrait, par anticipation, décrire le fracas formidable et l'horreur de leur choc, lorsque, redescendant l'une vers l'autre, elles se heurteront inéluctablement.

❖

Il est en effet évident qu'après les luttes d'homme à homme, de famille à famille, de cité à cité et de peuple à peuple, la lutte de classe à classe s'organise, et que la Paix humaine ne pourra venir que lorsqu'aura été livrée la dernière bataille de la dernière guerre humaine qui sera *une guerre sociale*.

La volonté internationale s'est déclarée pour le maintien des unités nationales, dont elle a proclamé l'indépendance. Il reste, à travers les cols, passes et détroits des frontières, à former l'Unité humaine, et, par conséquent, à fixer la juste balance des droits et des devoirs de l'homme social, *de l'homme international*.

Et c'est pourquoi nous voyons se dresser, l'une en face de l'autre, comme deux vagues géantes, le *Capital* et le *Travail* qui devraient être et qui deviendront, après cette lutte finale, un tout harmonieux, une unité réelle.

❖

Notre cœur se serre lorsque nous envisageons, après tant de luttes meurtrières, les horreurs possibles de cette guerre sociale qui se prépare et qui ne sera que le résultat d'une erreur malheureuse.

Si, au lieu de se combattre, les classes s'étaient rapprochées, si elles avaient discuté la question sociale qui les divise avec confiance et bonne foi, elles auraient pu sans doute éviter un conflit, dont les phases, plus que les conséquences, inquiètent, à juste titre, toute l'Humanité.

Mais le *Désir* étant leur seule volonté de vivre, aucun rapprochement, aucune entente n'a été jusqu'ici possible.

Les Capitalistes ont défendu jalousement « le vieil état de choses » qui favorise si bien, et exclusivement, leurs appétits. Dans son cadre luxueux, leur vie abondante s'écoule depuis trop longtemps indifférente à la vie précaire des humbles, vie végétative celle-ci et qui se déroule, toujours désespérément égale, dans le cadre sordide d'habitations insalubres où rôdent les pâles fourriers de la mort : la misère, l'alcoolisme et la maladie.

Quel homme sensé pourrait s'étonner, devant tant d'inhumaine indifférence, que des travaillistes aient enfin répondu à l'appel à la révolte brutale, à l'appel à la jacquerie que des meneurs intéressés, des mauvais bergers, des loups à peau d'agneau, armés de la houlette pastorale, ont lancé au milieu de leur troupeau égaré et servile ?

Où sont les maisons ouvrières, claires et salubres, les œuvres d'assistance pour la protection de l'enfance, de la vieillesse et du foyer ? Quelles réformes enfin a-t-on apportées à la constitution sociale pour la suppression de cette honte de l'humanité civilisée : *la misère ?*

❖

A la vérité, devant les décevants résultats de la politique sociale, l'action démocratique n'apparaît plus que comme un vaste bluff humanitariste, une entreprise de formulation et non de réalisation, et par conséquent une duperie.

A quoi bon avoir affranchi l'homme et en avoir fait un citoyen, si on refuse, en fin de compte, de respecter les droits qu'on lui a reconnus et qu'on a si pompeusement et si confusément proclamés.

La faillite de cette proclamation des droits de l'homme et du citoyen a été la cause déterminante de cette guerre sociale universelle. Alors qu'on n'aurait dû parler au pauvre diable que de fraternité, pourquoi avoir déréglé son bon sens et son grand cœur, en lui parlant de liberté et d'égalité, mots qui peuvent exprimer, si on ne les interprète, des idées raisonnables ou folles !

Ceux qui ne sont plus de tout jeunes hommes se souviennent encore de la droiture morale, de l'esprit de sacrifice, de l'honnêteté professionnelle, du bon sens et de la politesse du travailleur d'autrefois. Trente ans d'action dite démocratique ont passé, détruisant l'harmonie de ces qualités admirables; et aujourd'hui la Société s'étonne de trouver devant elle, et contre elle, un ouvrier méfiant et rebelle, et dont la méfiance et la rébellion sont d'autant plus inquiétantes que ses éducateurs non seulement ne l'ont pas débarrassé de son ignorance, mais l'ont, par surcroît, égaré.

Car ils l'ont égaré, en ne l'informant pas que l'égalité, telle qu'il l'envisage, est une conception de la vie franchement absurde et en lui enseignant que la liberté l'autorise à l'action directe contre son semblable, et qu'elle ne lui a été donnée que pour saboter la vie sociale et devenir à son tour le tyran de l'humanité.

❖

S'il est trop tard pour conjurer le conflit, du moins peut-on, si on se met résolument et immédiatement à l'œuvre, en atténuer les effets.

Comme l'individu, la famille, la nation et les groupements de nations, les travaillistes de tous les pays se sont organisés en syndicats, en fédérations et confédérations; et bientôt ils seront rassemblés en une vaste confédération

générale mondiale, en face des forces internationales capitalistes, pareillement organisées, pour le suprême assaut et la bataille décisive.

L'issue de cette bataille peut ramener sur la terre — pour un temps seulement, mais un temps si plein d'horreurs qu'il paraîtrait un siècle — le triomphe de la Bête.

Elle peut aussi — *elle doit* — amener le triomphe de l'Esprit dont le règne, seul, peut assurer et maintenir la paix humaine.

Ne nous imaginons pas, pour nous rassurer, et parce que nous ne pouvons nous faire à cette idée qu'un évènement, capable de bouleverser nos vieilles habitudes sociales, puisse se produire demain, que cette bataille ne se livrera pas.

Reconnaissons, au contraire, que la question sociale, aujourd'hui universellement posée, ne peut être éludée, qu'elle doit être résolue dans le temps formidable que nous vivons et qu'il est urgent, pour les pasteurs de peuples, de transformer leur action démocratique et de la mettre en harmonie avec l'idéal démocratique, qui est un idéal de fraternité.

❖

J'ai dit que la guerre sociale ouverte avait eu pour cause déterminante la faillite de la proclamation des droits de l'homme et du citoyen. Mais cette faillite eut elle-même pour cause l'immoralité des classes dirigeantes, de ces classes qui avaient reçu de Dieu la mission d'éduquer et d'émanciper le peuple, en l'élevant toujours plus haut, par l'exemple et par l'enseignement.

Grâce à leur indifférence et à leur scepticisme, on a arraché de son cœur toute foi et par conséquent toute espérance en un ciel désormais vide de toute vie et de toute justice, et réveillé ainsi en lui les pires instincts de la bête qui cherche furieusement son paradis dans le champ inextricable et borné de la vie terrestre.

La guerre sociale, avec ses deux puissantes unités combattantes, dont le heurt prochain et l'emmêlement détermineront fatalement la fusion, et par conséquent la formation de l'unité humaine, n'est donc, malgré son aspect de lutte de classes, que la guerre du matérialisme contre le spiritualisme, de la Bête contre l'Esprit.

Pour gagner cette guerre et jouir enfin de la paix véritable, il faut non seulement tenir les promesses faites, mais se hâter de réapprendre à ceux, riches ou pauvres, dont le matérialisme a tourné les regards vers la terre, à redresser leurs regards vers le Ciel d'où vient toute lumière, et que Dieu, ainsi que l'a révélé magnifiquement le poète, nous a ordonné de regarder.

Os homini sublime dedit
Coelumque tueri jussit
Et erectos ad sidera tollere vultus.

Ludovic ROCHET.

(*A suivre.*)

La *Bhagavad Gita*, traduite et commentée par Auvard et Schultz, paraîtra prochainement chez MALOINE, éditeur. — Un volume in-16 de 300 p. Prix : 4 fr.

Nous apprenons que le Dr ALLENDY (M. S. T.), ex-médecin de bataillon au 155e Régt d'infie, réformé de guerre, reprend ses consultations de médecine homœopathique *provisoirement* 67, rue de l'Assomption (XVIe) le jeudi, de 3 h. à 5 h. et sur rendez-vous.

L'École Idéale.

Une école théosophique en Angleterre.

(École Arundale à Letchworth).

En Angleterre, en 1915, un groupe de théosophes ouvrit une école dans la banlieue de Londres, dans une petite maison, avec un jardin. Quelques professeurs dévoués y reçurent des enfants, garçons et filles. Le capital était si minime que si l'école n'avait pas pleinement réussi, elle aurait dû fermer à la fin de la première année. Mais le succès dépassa les espérances et les personnes qui s'intéressaient à cette œuvre, s'associèrent et fondèrent un *trust* ou comité, qui recueillit des fonds dans toute l'Angleterre.

Une école se trouvait précisément à Letchworth, la cité-jardin créée tout récemment (elle date de 10 ans) située à 50 kilomètres de Londres. Chaque maison y est entourée d'un jardin. Le Comité se risqua, acheta la maison et tenta l'expérience. Ce fut une complète réussite. A Lechtworth, il y a dès maintenant deux écoles, et une troisième est en construction.

Le cadre du bonheur pour l'enfant est, dans sa vie naturelle, la vie de famille. Le Trust de l'Éducation, en Angleterre, a voulu que l'école fut la maison de la famille, aussi point de bâtiments énormes, point de casernes immenses où se pressent des centaines d'élèves.

L'école idéale, c'est la maison ordinaire, à un étage, avec des pièces de dimension modérée, un ameublement d'une simplicité absolue, mais une maison intéressante, avec beaucoup de copies de chefs-d'œuvre, des statues, des gravures.

L'École Arundale, à Letchworth, est la vraie maison des enfants. On pourrait l'appeler la Maison du Bonheur. A l'arrivée d'un visiteur, les enfants viennent le trouver en groupe et causer avec lui dans la simplicité de leur âge; sans timidité ni hardiesse, ils l'accueillent comme un ami et l'étonnent par la sûrcté de leur raisonnement. Ces enfants savent, chose rare, penser par eux-mêmes; une atmosphère de paix joyeuse règne dans cette maison. Les enfants y sont vraiment heureux, d'un bonheur intime qui frappe l'étranger, et qui rayonne sur leur frais visage, bronzés par la vie au grand air.

Les bâtiments d'Arundale School, sont constitués par plusieurs cottages qui ont été bâtis les uns à côté des autres, suivant les besoins, et qui communiquent ensemble pour la facilité du service et le classement des élèves. Les classes n'ont rien d'austère; sur chaque rangée de pupitres simples, mais de forme agréable, un vase de fleurs renouvelées par les enfants, met la note de couleur vive. Dans toutes les pièces de grandes bibliothèques remplies de beaux livres sont ouvertes aux enfants qui y prennent en passant un compagnon d'une heure.

Les dortoirs des filles sont naturellement dans une autre aile que ceux des garçons. Ce sont aussi des chambres de dimensions moyennes, très claires, aux fenêtres constamment ouvertes et meublées de lits en fer. Les nombreuses salles de toilettes contiennent des lavabos et des baignoires où l'eau chaude et froide, assurent à toute heure une rapide toilette.

Le Jardin.

Dans la grande prairie, d'une superficie de plusieurs hectares, qui fait suite au jardin de l'école, au jardin botanique et aux jardinets des enfants, sont installés de légers

bâtiments en bois ou en briques. L'un sert de grande salle de gymnastique; un autre est l'imprimerie où les enfants font de très-jolis travaux et impriment eux-mêmes pour l'école. Il y a l'atelier de menuiserie, celui des travaux manuels, où, pendant la récréation, chacun, suivant ses aptitudes, peut venir employer ses moments perdus. Pendant que les uns choisissent le jeu de cricket, tennis, etc... installés sur la pelouse, d'autres se chargent de l'élevage des poulets ou du jardinage. Cette grande pelouse est entourée d'une sorte de piste, sentier goudronné où, chaque matin, avant la classe, les élèves font un tour de course après le déjeuner.

(*A suivre.*) M. TERNAUX.

Madame Besant au Queen's Hall

Résumé de la Conférence du 19 octobre 1919.

La Guerre et ses Leçons d'Égalité.

La leçon d'Egalité donnée par la Guerre, c'est que l'homme doit être jugé selon sa propre valeur, et non pas d'après sa position sociale. Les hommes de tous les rangs se sont sacrifiés, animés par un même idéal; ils ont combattu côte-à-côte, vécu ensemble dans les tranchées, ils se sont rendu compte que l'homme ne peut rester seul, qu'une solidarité unit l'un à l'autre, qu'ils doivent se serrer épaule contre épaule comme des frères.

Il est permis d'espérer que cette conscience persistera dans la réorganisation à laquelle chaque Nation doit faire face aujourd'hui. Il faut que l'homme reconnaisse, non seulement dans les limites de la Nation, mais dans le monde tout entier, l'unité essentielle de tous, à travers les différences et les diversités.

Mais, qu'est-ce qui fait cette Egalité ? C'est que dans l'Univers il n'y a qu'une vie, et que dans chaque cœur cette vie est en germe comme elle est en toute chose. Depuis la poussière que nous foulons aux pieds, jusqu'à l'Etre le plus haut, l'Unique vie s'exprime et se meut, sous la variété des formes. Entre les points extrêmes qui ferment le cercle, sans commencement et sans fin, se trouve une infinie diversité, celle qui est produite par la différence d'expression de l'esprit ou la différence du développement du corps. Il n'y a pas inégalité d'origine, mais inégalité d'âge et de fonction.

Pas plus que dans une famille, les enfants ne viennent au monde en même temps, nous n'avons commencé ensemble notre évolution. Nous sommes venus par vagues de vie successives, aussi les uns sont-ils plus âgés que les autres. Si vous êtes plus développé qu'un criminel, c'est que vous êtes plus vieux que lui, que vous êtes un adulte par rapport à lui qui n'est qu'un enfant; de même que nous sommes des petits enfants auprès des Etres surhumains. A travers les inégalités des apparences extérieures, nous ne devons pas oublier l'Unité de la vie Divine. Quand nous reconnaissons cette Egalité en face des horreurs et des abominations de la vie, aucune tyrannie ne peut nous émouvoir, nous n'avons que compassasion pour l'ignorance de l'homme brutal, pitié pour lui, car il est pire de blesser que d'être blessé.

Il ne s'ensuit pas qu'un homme soit né dans la noblesse, comme on le dit, pour qu'il soit lui-même noble, ou qu'il soit né dans ce qu'on appelle la basse classe, pour qu'il soit inférieur. Il y a des nobles comme il y a des vagabonds dans toutes les classes. Les distinctions que nous avons faites ne répondent pas aux inégalités de nature. Nous avons un devoir envers ces inégalités de nature, c'est de les corriger et non de les intensifier.

Une Nation est un spécimen de la race humaine; il y a en elle beaucoup plus d'égalité qu'il ne paraît, mais il y a des différences d'intellectualité, de goûts artistiques, de nature émotionnelle. On ne doit pas parler de qualités comme plus ou moins hautes; nous nous complétons les uns les autres. Il y a des qualités que l'on appelle féminines parce qu'elles se trouvent plus fréquentes chez la femme, de même qu'il en est que l'on nomme masculines parce qu'on les rencontre plus communément chez l'homme. L'évolution des qualités est conditionnée par la fonction du coprs; un type de corps particulier est plus propre à l'émotion, c'est celui de la femme; un autre, plus adapté au raisonnement, au sang-froid, c'est celui de l'homme. Mais plus l'être humain s'avance dans l'évolution, plus il réunit les qualités de l'homme et de la femme qui sont la force et la compassion, la tendresse et le pouvoir. Dans les stages inférieurs, les différences, les inégalités sont nécessaires pour le développement des qualités.

Pour faciliter le développement des qualités d'une Nation, il faut d'abord prendre soin des femmes qui vont être mères, car la génération future dépend de l'amour, du bien-être, de la paix dont elles sont entourées. La vie de l'enfant commence avant sa naissance, et l'équilibre mental et émotionnel de l'enfant aussi bien que sa forme physique dépendent très-largement des conditions dans lesquelles a vécu la mère dans la période pré-natale. Il y a trop de différence entre les futures mères des classes riches et celles des classes déshéritées; il faut se rendre compte que les mères de la nation future doivent être placées sous la sauvegarde de la Nation. La Maternité est une fonction nationale et non la moindre.

Puis il faut s'occuper de l'Education de l'enfant. D'abord physique, l'enfant a besoin d'une nourriture abondante, d'exercice bien ordonné; ensuite développer ses tendances émotionnelles, mentales et spirituelles. Il faut étudier sa vocation, ne pas le forcer lui imposer une carrière qui ne répond pas à ses aptitudes. Nous ne comprenons pas assez que le travail doit être un plaisir, une joie; si nous faisions ce qui convient à nos goûts, nous serions heureux en travaillant. On est seulement paresseux lorsqu'on fait ce qu'on n'aime pas faire. L'on ne comprends rien aux enfants lorsqu'on fait de l'école la chose la moins agréable qu'ils connaissent, au lieu de lui donner le plus grand attrait.

Aucun enfant ne doit travailler pour gagner sa vie, avant d'avoir atteint sa majorité; jusque là, il doit être instruit. Ne dites pas que ce serait coûteux, vous avez dépensé dans la guerre bien plus pour détruire, que vous ne sauriez dépenser pour construire sainement la nation future. Pour donner une éducation complète à tous vos garçons et vos filles telles qu'en reçoivent les enfants de la classe aisée, il n'est pas besoin d'autant de millards que vous n'en avez dépensé pour la destruction.

Il y a un surcroît de production, c'est la distribution qui est mauvaise. Il faut comprendre qu'un homme qui travaille depuis vingt-et-un ans jusqu'à cinquante ans, a produit plus qu'il a consommé, et qu'il y a entre le producteur et le consommateur un gouffre dans lequel le surplus a disparu. Aussi peut-on accorder une longue éducation aux enfants et du repos aux vieillards.

L'Angleterre peut arriver à établir cette nouvelle forme de société, sans se jeter dans la révolution, elle doit accepter rapidement, noblement, complètement, les réformes qui feront non pas seulement une classe heureuse, mais toute la nation.

Nous avons maintenant la face tournée vers la paix. Cette paix est possible. N'ajoutons pas le conflit social à celui des

Nations, n'ajoutons pas la haine sociale à la haine des peuples. Réalisons notre égalité fondamentale et comprenons que dans notre inégalité artificielle, il y a toujours quelque valeur. Alors viendra le moment de la liberté réelle, ce que les Ecritures ont appelé « la liberté des Fils de Dieu » parce que cette liberté vient du Dieu intérieur, au lieu d'être donnée par la loi extérieure de l'homme.

La Théosophie antique.

Nous avons l'intention de réunir dans de courts articles intitulés « Théosophie antique » *certains fragments des théosophes de la Grèce antique difficilement accessibles au profane et qui confirment les enseignements de nos instructeurs. Ils pourront être utiles aux étudiants sérieux et montreront aussi la lumière que la Théosophie jette sur l'antiquité.*

I

A propos de la Réincarnation.

Une objection que l'on entend sans cesse répéter contre la réincarnation est celle-ci : Votre théorie n'a pas même le mérite de coïncider avec celles des anciens Grecs puisque ceux-ci admettaient la métempsychose, c'est-à-dire le passage de l'âme humaine dans le corps d'un animal, tandis que vous admettez que l'âme d'un homme doit nécessairement se réincarner dans un corps humain.

Pour répondre à cette objection, il suffit de renvoyer son contradicteur au passage d'Hermès Trismégiste cité par Stobée, *Eclogae*. Livre I, chap. 49 (p. 307 de l'édition Meineike) et dont voici la traduction : « L'âme impie garde (après la mort) les mêmes éléments et se punit elle-même et cherche à pénétrer dans un corps matériel et vulgaire, mais dans un corps humain cependant, car un autre corps ne peut contenir une âme humaine et il n'est pas permis à l'âme humaine de s'abaisser jusqu'à occuper le corps d'un animal sans raison. La loi divine exige qu'une telle injure soit épargnée à l'âme de l'homme ».

ARCHYTAS.

Les Livres.

Les sept parmi les hommes de A.-T'Serstevens.

Voici un jeune — un vrai; et un théosophe ne saurait rester indifférent au beau livre que ce poète intitule, on ne sait pourquoi, roman.

Car vous ne trouverez là ni facile amourette, ni sottes considérations sur les plus vulgaires manifestations du désir d'union chez les pires égoïstes. Mais, dans une langue vibrante et forte, hardie quelquefois, (mais qui hait l'hypocrite pruderie et sait appeler un chat un chat) un conte symbolique d'une rare puissance; d'une intuition et d'une inspiration indéniables, d'une haute spiritualité.

❖

Jugez : — Dans une cité — en quels temps, en quel pays, il n'importe — que régit le Gouverneur, que domine le temple séculaire de la Déesse, dont le culte est entre les mains des Sacerdotes — il y a les Sept, magistrats, chargés l'un de la justice, l'autre de l'instruction, le troisième de la distribution des Pitances (ou bienfaisance), etc...

Or, voici que les Sept, penchés sur la misère de la plèbe, veulent avec une infinie et sage tendresse, aider à son ascension. Leur très noble idéal, la pureté magnifique de leur vie leur permettent d'agir, malgré l'hostilité des Riches.

Et ils vont prêchant leur dieu. Ce n'est pas Celui qu'on adore dans les temples, c'est Celui que chacun porte en soi... Les sacerdotes déjà montrent quelque hostilité. Le jour où leur dîme leur est rognée pour aider les pauvres, ils émeutent la populace.

❖

Les Sept choisissent dès lors librement d'être vaincus, en apparence, et, renonçant à tous leurs biens, vont se mêler aux pauvres et partager leur vie misérable. Ici commence leur ascension. En apparence, leur effort semble vain. Poursuivis par la haine et la sottise, ils semblent déchoir. Ils grandissent démesurément. Ils connaissent la joie d'aimer

---

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par MARIA CRUZ

II

Bénarès, décembre 1912.

Je vous écris de Bénarès où je viens de débarquer sous l'aile de Mme Blech, à l'heure où le soleil couchant se reflétait dans le Gange.

A la gare, deux étudiants hindous nous attendaient. L'un s'occupa de nos malles, et l'autre emmena nos personnes en voiture jusqu'au quartier général où Mme Blech devait loger chez Mme Besant, et moi dans le quartier européen. Imaginez-vous une finca d'Amérique : les maisons basses, couvertes de feuilles, le bétail, circulant aux alentours; les Indiens, à demi ou aux trois quarts nus, autour d'un feu sur le seuil de leurs portes; les gens allant et venant avec des lanternes, et la silhouette des cocotiers se découpant sur le ciel rouge. Ma chère amie, je me croyais dans mon pays.

Sur le seuil de la petite maison de Mme Besant, Miss Arundale, la tante du directeur du Collège, nous reçoit, avec cette fraternité qui nous manque tant chez les étrangers, et elle se met en dix-huit pour nous fournir tout ce qu'il est possible. Mes voisines, deux Anglaises, m'accueillent aussi avec sympathie, m'offrant l'une un châle, l'autre une bougie; et, à peine débarbouillée, je vais dîner avec Mme Blech, chez Miss Arundale, précédée d'une autre sœur qui vient me chercher pour me montrer la route et me prêter sa lanterne.

Hier, à l'heure antipathique de midi, escortées par les yeux noirs et les dents blanches de Krishna Lal, notre étudiant de la gare, nous allons faire la connaissance du Gange. Tout nage dans une poussière d'or tellement éblouissante, qu'en plus de votre voile gris, je suis forcée de mettre un lorgnon fumé qui me change toutes les couleurs, et rend ternes et mornes les coupoles et les murs vermeils. Mais il faut choisir entre un panorama raté et une ophtalmie. Dans deux endroits, on brûle des cadavres. A travers la fumée du bûcher on distingue un homme armé d'un long bâton, qui semble attiser le feu ou briser les os récalcitrants. On entend le crépitement et le grésillement des chairs : c'est horrible. J'aperçois un bout de genou près d'un squelette calciné, et je me détourne pour toujours. A côté on se baigne, on cause, on fume, on muse, on médite, on dort, on mange. Sur quelques coupoles et toits de très vieux temples écroulés, et qui semblent des îles, on jette des fleurs au fleuve, et on prie

dans l'apparente souffrance, et de donner encore, n'ayant plus rien. Et finalement, l'un d'eux, le plus pur, dans le plus insalubre des faubourgs, se fait fossoyeur des pestiférés, dont nul n'osait toucher les cadavres.

Cependant, ils se réunissent, et, en commun, méditent, pour s'approcher de leur dieu, et ils l'implorent avec une foi toujours plus pure, mais non exempts des heures d'angoisse que les mystiques connaissent bien.

Mais leur œuvre ? Y a-t-il pour elle quelque espoir, dans cette solitude murée ?

Ici, l'auteur a une inspiration magnifique; il veut qu'il soit donné aux Sept de s'endormir pour plusieurs siècles. A leur réveil, la Cité qu'ils avaient voulu vit, plus belle encore que leur rêve ne la créait, et, dans la moisson nouvelle dont ils ont jeté la semence, l'homme est devenu tellement au-dessus de ce qu'ils l'avaient connu, qu'ils ne peuvent même plus se faire comprendre de lui, eux dont le souvenir est désormais l'objet du culte universel.

Dès lors, ils peuvent mourir.

Notre Centre d'Action.

LE CENTRE D'ACTION THEOSOPHIQUE est en voie d'organisation.

Il sera l'organe qui permettra à toutes les bonnes volontés théosophiques, si ardentes et si nombreuses, de se grouper dans l'action.

L'action isolée est le plus souvent vaine.

L'union des efforts multiplie les chances de succès.

Tous ceux qui veulent travailler avec nous, pour le Service auront à cœur de s'inscrire au Centre d'Action théosophique.

Ce dernier enverra prochainement, à tous nos amis, son programme d'organisation et son bulletin d'adhésion.

A ce bulletin sera joint une fiche à remplir où chacun indiquera le plus clairement possible *ce dont il peut disposer pour aider notre cause.*

Ainsi se recrutera notre phalange d'action.

LE CENTRE D'ACTION THEOSOPHIQUE ne demande *aucune cotisation*. Mais ce n'est pas du tout un Centre de secours mutuels. Le Théosophe ne doit venir à lui que dans la mesure où il peut lui apporter son concours.

LE CENTRE D'ACTION THEOSOPHIQUE est le bureau de recrutement d'une Phalange d'Action à laquelle chacun doit être prêt à offrir avec joie son aide, ses efforts, son initiative, comme son dévouement. Chacun de ses membres doit se faire une règle absolue de ne rien lui demander pour soi-même, mais de lui donner le plus possible pour Autrui.

Pour tout ce qui concerne le CENTRE D'ACTION THEOSOPHIQUE, écrire à M. Marcel-Eugène CAHEN, 10, rue François-Ponsard, *PARIS, XVI*e, Tél. : Aut. 25-28.

Cours et Conférences

Dimanche 21 décembre, à 4 heures, Conférence réservée aux membres : *Le Travail de M. Leadbeater dans la Société Théosophique,* par M. Robert Henry.

— Tous les mardis à 5 heures : *Cours de Théosophie,* par Mlle A. Blech.

— Tous les jeudis soirs à 8 h. 30 : *Cours de 2e année.*

***Branche Studio :* tous les samedis à 4 heures.**

***Branche Ananda :* Les deuxième et quatrième mercredis, à 2 heures.**

— *Ordre de l'Étoile d'Orient :* Samedi 15 décembre, à 3 heures : *L'Islande,* par Mme Léra,

La Directrice-Gérante : **M. BERMOND.**

Imp. Ed. JULIEN, Albi.

avant de se baigner. Tout Bénarès a l'air de vivre au bord de l'eau ou dedans; mais pour moi, rien n'existe à midi.

Nous avons dîné chez Miss Arundale, avec elle et son neveu que vous avez vu à Paris. Il a expédié son dîner en deux minutes, puis il est parti pour sa réunion du soir, à laquelle il nous a permis d'assister. Vers 7 heures et demie, Miss Arundale, Mme Blech et moi nous étions dans la salle, M. Georges Arundale y était déjà, enveloppé dans un châle jaune et blotti entre les coussins d'un grand fauteuil. Il accueillait, en plaisantant, un chœur d'étudiants qui, drapés aussi pour la plupart dans des châles jaunes, glissaient pieds nus et silencieux comme des ombres, et s'asseyaient par terre, en cercle, aux pieds d'Arundale. Ils questionnaient et Arundale leur répondait le plus simplement du monde, car la beauté de cette scène c'était sa simplicité même. Peu de choses m'ont émue comme la vue de cet homme jeune, entouré d'étudiants qui semblent l'adorer, et qui tous les soirs viennent s'asseoir à ses pieds pour l'entendre parler de la vie spirituelle. Pour moi, ce tableau vaut le voyage et toutes les solennelles conférences de la terre.

Hier matin Krishna Lal nous a fait assister à l'ouverture de la journée au Collège qui se trouve de l'autre côté de la rue. Ce collège, commencé dans le palais du Maharajah de Bénarès, avec une poignée d'élèves, occupe maintenant d'immenses bâtiments où un millier de garçons hindous sont élevés dans leur foi. Presque aucun des professeurs ne reçoit d'honoraires. On respire partout le bien-être que répandent ceux qui servent par amour. Avant de se rendre en classe, les élèves se réunissent pour chanter ensemble un hymne religieux avec le plus profond recueillement.

Miss Arundale a voulu avoir une école pour les filles. Elle a commencé avec deux ou trois petites à qui elle donnait des leçons chez elle. Puis, le nombre des élèves augmentant, elle a fini par bâtir l'école que nous avons visitée aujourd'hui, et qui marche admirablement : il y a environ deux cents élèves. L'école en vaut une autre; mais ce que je ne me lasse pas d'admirer, c'est le dévouement et l'activité de tous ces gens qui ne prennent même plus le temps de manger ni de dormir. Je ne regrette pas d'être venue, malgré les moments pénibles que j'ai passés devant la perspective de ce voyage; car il a éclairci pour moi bien des choses obscures.

On attend Mme Besant demain. J'ai déjà vu, pendues à une corde de son corridor et se chauffant au soleil, style Guatemala, deux des robes qu'elle portait à Paris. Il est possible que nous repartions avec elle pour Madras et c'est moi qui lui ferai son thé ou sa popotte dans le train. Chimène, qui l'eût dit ? Rodrigue, qui l'eût cru ? Sûrement pas moi !

(*A suivre*).